

Performantes

Yolande Villemaire

Numéro 16 (3), 1980

Théâtre-femmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16595ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Villemaire, Y. (1980). Compte rendu de [Performantes]. *Jeu*, (16), 175–177.

Le 15 janvier 1980, une lettre était envoyée à quelques soixante-dix femmes engagées dans le métier du théâtre. On y sollicitait de la part de ces praticiennes « un témoignage écrit sur leur vécu de femme dans le métier ». À ces femmes auteures, comédiennes, animatrices, techniciennes, étudiantes, professeures, musiciennes de tous âges et de diverses régions, la question suivante était posée: « En quoi le fait d'être une femme conditionne-t-il votre façon de vivre le métier et comment conciliez-vous vie privée et travail? »

Dix-neuf témoignages nous sont parvenus. D'esprit et d'écriture, ils sont différents les uns des autres, parfois même, contradictoires les uns par rapport aux autres. Nous laissons donc à celles et à ceux qui les liront le soin de tracer leur propre esquisse de la situation des femmes dans le théâtre, aujourd'hui.

n.d.l.r.

«Le théâtre, pour moi, est vraiment le moyen d'accomplir un voyage spirituel; c'est aussi une manifestation de l'inconscient. Vie et travail y sont très liés. Un homme a trop souvent tendance à dissocier la vie et le travail, alors qu'une femme concilie plus aisément ces divers aspects de son existence. C'est une chose que les hommes devraient apprendre d'elles.»
Meredith Monk

«...être entre femmes, c'est comme des miroirs. se regarder vivre devient une passion une force une élanne intarissable parce que toujours régénérée; chaque minute est révélatrice de notre être qui se montre, s'étale de plus en plus. (...) nos yeux se mirent dans la figure des unes des autres irréversibles.”
Trois et 7 la numéra magica 8

la traversée des apparences

Minuit moins cinq. Encore cinq minutes de ce côté-ci des choses. Cinq minutes pour dire la *différence* de la logistique au continent noir de la nuit des temps. Wonder Woman vole au ralenti dans le bleu du ciel étoilé de ma montre-bracelet.

Minuit. L'heure yin. L'univers cadastré des hommes bascule. J'entre ailleurs. Les choses sonnent différentes. J'avance au ralenti dans des paramètres mentaux comme des garde-fous. La chaîne des mots en guise de passerelle entre celle qui écrit et celle qui, de l'autre côté de la vitre, la regarde. Je ne saurais dire laquelle est le produit du clonage ni où sont les autres. Elles tournent, sans doute, quelque part dans la spirale. La seule certitude absolue c'est que *je* n'existe pas. Sauf au pluriel

à la x^{ième} puissance.

Minuit dix-sept. Insistante, l'une des clones de Pauline Harvey joue avec les bandes magnétoscopiques de ma mémoire. Exulte le sieur Mc Gregor de la peur. Le cavalier masqué de fer galope sur la passerelle qui oscille dangereusement au-dessus du vide. Et puis, «Y a plus personne sur la passerelle du plus vieux temps», murmure Pauline. On a traversé les apparences.

les femmes bioniques

Une heure moins quart. Montréal s'éteint progressivement dans ma fenêtre. Le ciel est noir. De plus en plus noir. Comment dire.

Une heure et cinq indique Wonder Woman qui vole toujours dans son cercle de chiffres. Une heure et cinq et je cherche toujours comment dire.

Une heure et quart. Le feu. C'est ça. Au coeur du noir, le feu. On dit bien: «le feu sacré». On dit ça. Encore toutes chaudes de la chaleur du brasier, les sorcières traversent la nuit de l'inconscient. Elles ont, toutes, le coeur lourd et une mémoire d'éléphant. Soif, le sens de la fête et du ricanement. Si elles sont revenues, encore une fois, sur le théâtre des opérations, ce n'est que pour apprendre à fabriquer des fusées décapotables pour explorer l'abscisse et l'ordonnée de cette «histoire inénarrable contée par un idiot», comme avait l'habitude de dire la petite soeur de Shakespeare à son grand frère au sujet de ses tragi-comédies.

Deux heures moins douze. Jamie Somers jume dans ma tête. La femme bionique. Celle qui ne dort pas. Celle qui veille sur la ville comme un aigle impérialiste. Altaïr: le nom de la «méchante» dans *Opération-mystère*. Hier, je ne me rappelais pas le nom de la «méchante». Je me rappelais juste que c'était Yvette



Festival de créations de femmes. Performance de Yolande Villemaire. Juin 1980. (Photo: Sylvie Roche; collaboration technique: Laboratoire Retro).

Brind'Amour. Qu'elle était toute en noir, qu'elle venait de Vénus et qu'elle tétanosait Luc et Luce à tout bout de champ. Elle a fait des petits: elles étaient quinze mille «Yvette» au Forum la semaine passée. «C'est une poupée qui fait non, non, non, non». L'archétype de la méchante sorcière est sorti tout armé du crâne de Jupiter. La main de Dieu tient les fils. Les souris dansent.

Deux heures et quatre. Alice a la peau rouge et ne se met pas de fond de teint. Tombée dans le terrier sorcier, elle a appris la médecine. Thor, le héros scandinave, lui ayant administré force coups et force rage, Alice s'est travestie en amazone et, prenant son cheval Courage par la bride sans la regarder (car à cheval donné...) s'est mise à trotter sur le long ruban blanc qui divise l'asphalte en parts égales. Tandis qu'ils allaient, cheminant à la file indienne sur la ligne juste qui, par monts et par vaux,

sinuait dans le relief du territoire, un fait se produisit.

(J'ai triché. C'est un passage que j'ai écrit hier. Je ne sais toujours rien du «fait» qui se produisit. Ça devait être un malheur, un cataclysme, une catastrophe, une chute en enfer. «Ce dont on ne peut parler il faut le taire», dit Wittgenstein. C'est si bien dit.)

Et l'interdit. Deux heures et vingt et l'interdit. Le feu rouge dans le labyrinthe des synapses. Rouge comme les bas rouges de Pol Pelletier sur le tapis de scène. Elle marche sur des charbons ardents et prend feu, toute noire. Connectée par les racines à la boule de feu au coeur de la terre. Le *daimon* s'empare du corps qui se livre et lance le cri de combat des guerrières qui s'avancent, armées des rayons laser de leurs consciences pour traverser le noir océan de la réalité. Les images holographiées tournoient dans le continuum. Pauline Harvey, en fusée décapotable dans un des couloirs du temps, se met à taper du pied pour réveiller le dragon. «Ta dactylo va taper attention ton taxi va t'appeler attention». La bête rugit, Pauline fait la belle. Laisse le feu monter dans son corps qui flambe jusque dans son aura et fleurit dans sa crinière de méduse. Pendant ce temps, Magica, folle à lier, sert un thé de folles à Alice qui vire au rouge et ne se met pas de fond de teint.

Trois heures moins dix. Encore dix minutes avant le coeur de la nuit. Les lumières de la ville ont encore baissé. La nuit se fait de plus en plus noire. Quelques rares feux brillent encore dans la texture urbaine, juste assez pour voiler la lumière des étoiles et m'interdire de voir la Sainte-Vierge en soucoupe volante, Isis noire et toutes les bacchantes, les succubes, les mamans, les putains et les déesses astrales qui flashent dans le cosmos à

cette heure. À l'heure «où la nuit avance d'un pas avec ses cataractes de songes», à l'heure où passent les vaches de nuit de Jovette Marchessault.

«De tant s'aimer, de tant espérer, de tant s'enseigner la conscience et la fierté, chaque nuit, chaque vache de nuit, je sais qu'on se rapproche du moment où cette terre promise nous sera rendue et qu'alors, alors, dans un élan de reconnaissance, dans un cri de passion, nous la nommerons autrement.»

yolande villemaire, avril 80

de la mise à vie, à la mise au jeu

Praticienne: Femme qui pratique un art
Parturiente: Femme qui accouche

Nous sommes au mois de janvier. Le jour de l'an est passé. Pour moi, il a été assez éprouvant avec mon gros ventre qui me mange tout le corps. Je suis lourde. Je ne sors presque plus, ayant beaucoup de mal à monter les escaliers. Moi qui aime tant prendre des bains, j'en suis privée depuis un bon moment déjà, car je suis incapable d'en ressortir seule. Je prends des douches, et de ne pas voir mes orteils me déprime beaucoup!

Mon fils aîné arrive dans ma chambre avec ses petites autos. Il les sort une à une de sa boîte et les place tout en haut de la falaise, mon ventre, et les fait glisser dans un gouffre, entre mes deux jambes, mon sexe. Il s'amuse beau-